

VILL

MARSEILLE

Essai d'écologie urbaine

SAU

VAG

E

Baptiste Lanaspeze

Photographies de Geoffroy Mathieu

ACTES SUD

29. Quartiers Nord, cluse des Ayalades. L'autoroute Nord (A7) entre le cimetière des Ayalades et la résidence le Montléric.



30. Quartiers Sud, le Redon. La résidence de la Rouvière sur un épaulement du massif de Carpiagne.



31. Centre-ville, archipel du Frioul. Le village du port vu depuis l'île de Pomègues.





Localisation des lieux de prises
de vue des photographies

Avant-propos :
Marseille, capitale européenne de la nature

75	RATOPOLIS
83	L'ESPÈCE URBAINE
91	LA GRANDE DOMESTICATION
99	L'INVENTION DE L'ÉCOLOGIE URBAINE
109	QUELLE ÉCOLOGIE URBAINE ?
115	UNE VILLE DEHORS
121	LES DAUPHINS DU PORT
127	<i>EXTRA-MUROS</i>
137	LE GRAND PARC
145	UNE CAPITALE DU TIERS-PAYSAGE
151	L'IMPOSSIBLE DÉSERT
159	LA FRICHE DE LA MIRABILIS avec Dalila Ladjal
165	ARCHITECTURE SAUVAGE avec Olivier Bedu
169	L'ART DES LIEUX avec Etienne Ballan
175	AGRI-URBANISME avec Jean-Noël Consalès
181	VOUS N'ÊTES PAS SEULS avec Wassila Sahraoui
191	<i>WILD STYLE</i>
201	Annexes : GR 2013

La ville n'est pas un simple mécanisme physique
ou une construction artificielle.
Elle est impliquée dans les processus vitaux
des gens qui la composent ;
elle est une production de la nature,
et en particulier de la nature humaine.

ROBERT EZRA PARK

A l'intérieur de l'homme civilisé,
le sauvage occupe toujours la place d'honneur.

HENRY DAVID THOREAU

MARSEILLE, CAPITALE EUROPÉENNE DE LA NATURE

Avant-propos

Le thème de la nature en ville, encore confidentiel il y a cinq ans, s'est désormais imposé dans le débat public, au-delà même des sphères traditionnellement réservées à la question urbaine¹ ; et l'écologie urbaine est devenue un champ de recherches plus assuré, sinon de son objet, du moins de son importance. C'est dans le contexte du dynamisme soudain de ces enjeux que ce livre, conçu en 2006 dans un certain isolement, propose à partir du terreau marseillais quelques méditations sauvages sur les relations entre ville et nature.

La création du parc national des Calanques, premier parc national périurbain d'Europe, signe pour Marseille l'aboutissement de plus d'un siècle de réinvention de la nature. On verra que, dans sa monumentalité, le parc des Calanques est un écho tardif du rôle de "laboratoire" de la relation ville-nature que Marseille a déjà joué, depuis la fin du XIX^e siècle, en étant l'une des matrices mondiales de la randonnée pédestre. Avec ses carrières, son port et ses usines, l'espace marseillais est également marqué – et de façon tout aussi spectaculaire – par la conception dominante de la nature à l'ère industrielle : la simple ressource (ou "matière première") de l'aventure productrice. Marseille est enfin structurée, dans son espace urbain comme dans ses mœurs, par la coexistence de la ville et de la campagne. La bastide

de maître comme le cabanon, par-delà leur opposition de style et d'esprit, sont deux formes architecturales emblématiques de cette "urbanité rurale" que le XX^e siècle n'a pas trouvé d'intérêt à entretenir ou à promouvoir, mais qui pourrait bien revenir en force à notre siècle. Marseille est à *la fois* port et terroir.

Transformée ou sanctuarisée, cultivée ou protégée, vécue ou rêvée, arpentée ou ignorée, en friche ou en jardin, publique ou privée, vaste ou minuscule, délaissée ou domestiquée, déblayée ou remblayée, bâtie ou jardinée : la nature prend des formes multiples dans le territoire urbain marseillais – et toutes ces interactions entre ville et nature sont riches d'implications sociologiques. Depuis quelques années, cette particularité attire l'attention croissante d'un certain nombre d'artistes, de chercheurs, de militants, de politiques, qui commencent aujourd'hui à former ce qu'il est convenu d'appeler une "scène". Ces visions nouvelles et ces nouveaux usages encouragent à élaborer les principes d'un projet d'urbanisme qui fasse une vraie place à la nature en ville, et que le géographe et urbaniste marseillais Jean-Noël Consalès résume avec énergie dans sa formule d'"agri-urbanisme²".

Au moment où, se redressant très légèrement de quarante années de dépression économique et démographique, Marseille se prépare à endosser en 2013 les habits empesés d'une "capitale européenne de la culture", ce portrait de Marseille au naturel est aussi une invitation à replacer la culture dans la nature. Fondé sur une conception de la culture qui s'attache moins aux formes officielles des "arts" institués qu'à la vitalité spontanée des formes sociales, ce livre repose sur la conviction que, dans l'interaction singulière entre son terroir urbain et sa culture locale, Marseille est aujourd'hui en Europe une capitale de la nature. Non certes pas une "ville verte" ou une "capitale de l'écologie" mais, de façon bien plus intéressante, une ville rêvée pour renouveler notre conception de la nature, un lieu idéal pour éprouver cette vérité simple à quoi tout notre propos peut se ramener : *même en ville, on est toujours dans la nature.*

De Callipolis (la cité idéale de Platon) au plan Voisin de Le Corbusier, en passant par la cité de Dieu de Saint-Augustin, les démiurges n'ont pas manqué, au moins en Occident, pour voir que la forme des villes était à la fois le produit et la matrice des sociétés – à la fois leur expression et leur moule – et pour tracer d'en haut le plan plus ou moins révolutionnaire de sociétés idéales. Rien n'est donc moins neuf que l'idée de révolution urbaine, qui semble presque aussi ancienne que la ville et la civilisation ; l'histoire de la ville est ainsi celle d'une réinvention continue, bien qu'irrégulière. On verra que la révolution écologique de la ville – qui est tout le contraire d'une table rase – se fonde quant à elle sur une révolution dans la conception de *l'espace*. L'espace n'est pas, n'a jamais été, cet arrière-plan inerte et orthonormé de nos vies humaines, que l'on surplombe et que l'on domine depuis le plan ; c'est l'extension dynamique de notre corps, qui en est lui-même le produit. Si je ne suis qu'un fragment de la chair du monde, il ne faut plus considérer la ville, dans sa dimension d'artefact, comme un “rêve de pierre”, mais comme l'organisation même de nos sociétés d'habiles mammifères, comme leur forme matérielle objective, comme une réalité tout aussi épaisse, mystérieuse, intrigante, que notre propre intériorité – bref, comme une réalité fondamentalement *vivante*, et donc incompréhensible en dehors du fait biologique.

Le projet initial était de prendre Marseille comme le terrain d'une pensée écologiste émergente qui, par-delà la distinction obsolète entre sciences naturelles et sciences humaines, interroge la naturalité d'*Homo sapiens* comme “espèce urbaine”. De l'idée de départ à la réalisation, ce livre a beaucoup gagné des rencontres en chemin. Il ne serait pas ce qu'il est sans Pascal Ménoret et Geoffroy Mathieu, alliés de la première heure et interlocuteurs permanents ; sans Julie de Muer, de Radio Grenouille, qui m'a donné carte blanche en 2008 pour le blog “Ville sauvage³”, véritable banc d'essai de ce livre ; sans Sylvie Amar et Yannick Gonzalez, de la galerie *ofmarseille* ; sans la fréquentation régulière des artistes, collègues et amis Nicolas Mémain, Hendrik

Sturm, Jean-Luc Brisson, Mathias Poisson, Laurent Malone, Dalila Ladjal & Stéphane Brisset (collectif SAFI) ainsi que des chercheurs Christine Breton, Roger Malina, Jean-Noël Consalès et Carole Barthélémy. Enfin, pendant l'écriture du livre, le dynamisme du projet de sentier métropolitain GR 2013 a enrichi mon propos en lui donnant une dimension collective et un territoire élargi. Merci enfin à Marie-Marie Andrasch et Jean-Paul Capitani, des éditions Actes Sud, pour l'enthousiasme, la confiance et l'accompagnement dans la réalisation.

notes

1. Depuis l'atelier du Grenelle sur "la nature en ville" en 2009, le thème "ville-nature" (qui élargit la question de la biodiversité en ville aux autres enjeux du développement durable, comme le transport, l'énergie, la gouvernance, etc.) tend à occuper une part croissante de l'espace – lui-même croissant – accordé à la "ville durable". Uniquement à titre d'exemple, et de façon non exhaustive, citons l'ouvrage *Philosophie de l'environnement et milieux urbains* (dir. Thierry Paquot et Chris Younès, La Découverte, Paris, 2010) ; l'exposition *La ville fertile* à la Cité de l'architecture et du patrimoine en 2011, qui entend aborder la question de la nature en ville dans ses dimensions historique, sociale, culturelle, botanique autant qu'écologique ; une conférence Ville-Nature en novembre 2011 à Marseille, au Silo, dans le cadre des rencontres Métropolis lancées par Dominique Perrault en 2010 à la biennale de Venise. Avant cette période, il faut donc tenir pour des initiatives pionnières en France des ouvrages comme *Sauvages dans la ville* de Bernadette Lizet (MNHN, Paris, 1999), *Les animaux et la ville* de Nathalie Blanc (Odile Jacob, Paris, 2000) ou *Une écologie du paysage urbain* de Philippe Clergeau (Apogée, Rennes, 2007).
2. Communication personnelle, mars 2011, voir chapitre 15.
3. Plusieurs chapitres de ce livre ont été initialement des posts sur le blog "Ville sauvage" des blogs 2013 (2008-2009).

*Je ne sais pas si je suis dans la nature,
ou si c'est la nature qui est en moi.*

YANG JIN (1644-1728)

RATOPOLIS

Il semble l'animal urbain par excellence. Cet hôte indélogeable de nos villes est l'emblème d'une nature – moins pittoresque que celle des parcs – dont nous tâchons en vain de nous débarrasser. Comme des mauvaises pensées indéracinables, vivaces et têtues, les rats persistent dans nos profondeurs. Aussi avons-nous fini par nous y faire – pourvu qu'ils aient la délicatesse de demeurer nocturnes et souterrains. Mais qu'ils apparaissent en plein jour à la surface, et nous voici saisis d'un sentiment très désagréable. “Ils ne décampent même plus quand on s'approche”, s'inquiète un commerçant de la rue de la Bonneterie dans *La Provence*¹. L'angoisse accompagne en général le retour du refoulé ; et le refoulé prend souvent figure animale.

A Marseille, Istanbul, New York ou Paris, quoi qu'on fasse, il y a toujours un nombre de rats à peu près comparable au nombre d'habitants. Dans la doublure souterraine de nos villes, le métro répète les avenues, et les rats, les citadins. Evidemment difficile à dénombrer, la population des rats de Manhattan est estimée, selon une fourchette à l'ampleur éloquente, entre trois cent mille et trois millions d'individus. L'animal peut ensuite se montrer plus ou moins discret ; et à Noailles, il est vrai qu'il donne l'impression d'être chez lui à la surface. Un squatteur témoigne : “Tu dors avec les rats,

tu manges avec les rats²...” Les quelque mille cinq cents campagnes annuelles de dératisation menées par la mairie n’y font rien : il prospère. Certains prétendent même qu’il nous nargue.

Car ce qu’on reproche au rat marseillais, ce n’est pas tant son nombre : c’est sa visibilité. Son sans-gêne confine à de l’arrogance. “Ils n’ont même plus peur des humains ! Ils nous regardent droit dans les yeux !”, témoigne le même commerçant. N’y a-t-il en effet rien de plus désagréable que de voir une créature aussi vile prétendre au face-à-face ?

Le seul endroit où l’on parvient pour l’instant à “dératiser” efficacement, ce sont les îles. Quatre-vingts pour cent des îles du monde sont colonisées par les rats ; et le colon proliférant perturbe en général fortement la faune indigène. Les îles, qui ne représentent que trois pour cent des surfaces terrestres émergées, mais abritent quarante-cinq pour cent des espèces d’oiseaux, de plantes et de reptiles, constituent un important enjeu écologique. Au large des Calanques, sur l’archipel de Riou, où la présence des rats menaçait la natalité des oiseaux de mer protégés (comme les puffins), dont ils mangent les œufs, le Conservatoire-Etudes des écosystèmes de Provence (CEEP) a réussi à dératiser les différentes îles de l’archipel.

Qu’elle soit chimique ou biologique, on trouvera un jour, sans doute, une solution pour en débarrasser nos villes intégralement. Mais s’il est indispensable et plus aisé de lutter contre les rats dans les milieux insulaires, leur présence est moins gênante, d’un point de vue écologique, dans les villes. Et pour le moment, tous les efforts de notre génie biocide parviennent à peine à contenir les populations de rats urbains. Ce n’est pas pour rien que l’animal nous suit à la trace depuis des siècles : il est rusé, coriace, prolix, socialement développé, maître dans l’art du faufilement et suprêmement adaptable.

Loin devant le goéland, le pigeon ou même le chien, le rat arrive en tête de ces animaux dits “synanthropiques”, c’est-à-dire qui vivent dans le voisinage de l’homme. Bien que cette coexistence ne soit pas désirée par nous, le rat n’est pas pour autant un parasite³. Il fait partie

des espèces “commensales”, c’est-à-dire qu’il vit et se développe en se nourrissant de déchets ou d’une partie de la nourriture d’une autre espèce – en l’occurrence, de l’espèce humaine.

La cohabitation de l’homme et du rat – en général combattue par nous – prend aussi parfois d’autres formes, à la fois plus volontaires, plus cadrées et plus utilitaires. Une grande partie de la biologie du XIX^e et du XX^e siècle s’est écrite grâce à la collaboration des rats (bien involontaire de leur part). Leurs “organismes modèles” sont élevés et sacrifiés chaque jour par centaines dans toutes les paillasses des laboratoires du monde⁴. C’est d’ailleurs également le cas de la bactérie *Escherichia coli* – ce “rat intérieur” de notre organisme individuel –, principal constituant de notre “flore intestinale” et être vivant le plus étudié à ce jour. Il ne fait pas bon trouver sa pitance trop près des hommes.

Par ailleurs, les rats – surtout les rats bruns albinos – font partie (avec les souris, les tortues, les iguanes, les serpents, les grenouilles, etc.) des “nouveaux animaux de compagnie”. Mais même lorsqu’ils deviennent des animaux de compagnie, les rats ne peuvent être considérés comme domestiques ; ce titre est réservé aux espèces que nous entretenons depuis assez de générations pour qu’elles aient acquis sous notre influence de nouveaux caractères héréditaires tels qu’elles se soient “désensauvagées”. Bien que modifié par la présence humaine (et en particulier par les raticides), le rat demeure un bandit : il mange (presque) à notre table depuis des millénaires, mais il se passe toujours de notre approbation.

Serait-ce oublier trop vite la peste de 1720 ? C’est en effet en partie par les puces des rats que la peste – une bactérie découverte en 1874 et baptisée *Yersinia pestis* – se communique à l’homme ; plus encore, le réservoir naturel de cette bactérie de la peste, ce sont des rongeurs sauvages qui, lorsqu’ils la transmettent à des rats, dégénère vite en épidémie, car les rats sont très sensibles à ce bacille – c’est la raison pour laquelle la peste se propageait de port en port.

Les rats sont donc en effet indirectement responsables de dizaines de millions de morts humaines dans l’Europe prémoderne. Mais il est

loin, le temps de la peste bubonique ; et depuis le XVIII^e siècle, le rat brun (*Rattus norvegicus*, rat d'égout, rat gris ou "rat des villes") a totalement remplacé son cousin le rat noir des greniers (*Rattus rattus*, rat noir ou "rat des champs"). La fable de La Fontaine est contemporaine de l'arrivée du rat norvégien. C'est le rat noir, encore présent à Marseille à l'époque de monseigneur de Belsunce, qui est probablement responsable de la contagion ; notre rat contemporain, *Rattus norvegicus*, n'est donc pour rien dans les cinquante millions de morts que fit la peste noire à Marseille en 1720, et en Europe au XIV^e siècle. De nos jours, le principal inconvénient du rat consiste en ce qu'il peut arriver qu'il s'aventure, par un petit matin graisseux, jusque sur le pavé de Noailles pour "grignoter les câbles des feux de recul de nos voitures⁵".

Malgré sa proximité, et parfois sa familiarité avec l'homme, le rat demeure donc libre et indépendant – et il en paie le prix fort. Depuis des millénaires, il réussit l'exploit de vivre et de se développer aux côtés d'une espèce qui met tout en œuvre pour le supprimer. "Parmi les espèces que l'on ne peut dire ni sauvages, ni apprivoisées, on cite en général les rats et les souris qui hantent nos maisons", affirme Pline l'Ancien (*Histoires Naturelles*, chap. LXII). L'hésitation du zoologiste antique n'a pas lieu d'être : bien que parfaitement urbain, le rat demeure un sauvage. Le rappeur Le Rat Luciano, du groupe marseillais Fonky Family, ne s'y est pas trompé en se revendiquant de ce totem.

Dans le métro, à la gare Saint-Charles, dans les égouts, dans les galeries souterraines, sur les archipels de Riou et du Frioul, dans les rues, dans les immeubles, dans les caves : à Marseille, le rat est partout. Mais que peut-on aujourd'hui lui reprocher, à part de prendre peu de soin de lui-même, de n'en faire qu'à sa tête et de donner une "mauvaise image" de la ville ?

Notre meilleur ennemi, notre faux frère des profondeurs, envahit désormais les villes aussi en peinture : il est déjà depuis longtemps le héros du célèbre graffiteur londonien Banksy. Contre le puritanisme,

mais également contre une écologie hygiéniste qui ne fait que renforcer ce que le philosophe américain Thomas Birch appelle “l’incarcération du sauvage”, le rat marseillais, représentant le plus sauvage des animaux urbains – ou le plus urbain des animaux sauvages –, ne mérite-t-il pas au moins notre *sympathie* ?

Sans compter qu’au bilan de notre cohabitation avec le rat brun, il faut aussi inscrire, dans la colonne recettes, *plusieurs dizaines de tonnes* d’ordures organiques dont nous débarrasse chaque jour ce petit ami des sous-sols⁶. Continuons donc à dératiser s’il le faut, pour tâcher de contenir les populations – mais la démographie du rat n’est-elle pas davantage liée à la quantité de nourriture disponible ? En d’autres termes, à la quantité de déchets organiques que nous lui laissons ?

On conviendra qu’au bout du compte, le principal préjudice infligé par la présence du rat dans les rues de notre belle ville n’est aujourd’hui pas sanitaire, mais symbolique. L’intensité de l’amusement, de la curiosité, de la surprise, du désagrément, du dégoût ou de la panique que l’on peut ressentir à la vue d’un rat dépend essentiellement de jugements esthétiques et moraux qui reposent à leur tour sur l’idée que l’on se fait de l’hygiène, la propreté, et de notre propre animalité. Dans un monde tout à fait propre, aurions-nous encore une place ? Woody Allen, à qui l’on demandait s’il trouvait le sexe sale, répondait : “Oui, s’il est bien fait.”

Devant l’inefficacité notoire de la dératisation et devant les dangers inévitablement associés à toute entreprise pesticide ou biocide, il ne nous reste plus qu’à savourer à sa juste valeur la présence de ces créatures de nos sous-sols, qui ont le mauvais goût de mimer notre propre prolifération et de se délecter de ce que nous laissons. Il serait peut-être de meilleure politique d’apprendre à tolérer ces mauvaises pensées souterraines, qui ajoutent à nos villes un je-ne-sais-quoi d’étrange, d’inquiétant et de musqué – un parfum animal qui persiste sous nos trottoirs policés. La société parallèle des rats est la basse continue

qui ancre nos mélodies urbaines dans le monde naturel. Car la nature n'est ni verte, ni innocente, ni fleurie : à l'image exacte du cœur humain – qui en est sans doute l'expression la plus complète et la plus échevelée –, elle est puissante et virulente, mystérieuse et indénombrable.

notes

1. *La Provence* du 22 novembre 2007.
2. France 2, 13-heures, octobre 2007.
3. Parasite : organisme vivant à l'intérieur ou à la surface d'un autre organisme, aux dépens de celui-ci et parfois en le tuant.
4. Il y aurait chaque année, rien qu'en France, 2 035 445 rats et souris tués dans les laboratoires (source : association Droits des animaux). A l'échelle de la planète, depuis vingt ans, cela se compte donc en centaines de millions.
5. *La Provence*, *idem*, *dixit* le garagiste.
6. Estimation de 800 tonnes à Paris, chiffre non disponible à Marseille.

ANNEXE

Manifeste du GR 2013

Un GR comme projet artistique

Le GR 2013 est un sentier dit de “grande randonnée” situé en milieu périurbain. Premier GR métropolitain, le GR 2013 est un projet artistique, conçu pour être réalisé avec un collectif d’artistes-marcheurs comprenant Nicolas Mémain, Hendrik Sturm, Dalila Ladjal, Stéphane Brisset, Laurent Malone, Denis Moreau, Mathias Poisson, Geoffroy Mathieu, Julie de Muer, Christine Breton, Denis Moreau. Mais il est également conçu comme une infrastructure de transport pédestre qui, entre ville et nature, renouvelle nos usages et nos représentations des lieux. Ce sentier est destiné aux habitants, ainsi qu’aux randonneurs en général et aux touristes – y compris “touristes culturels” et “amateurs d’art”.

La randonnée, phénomène social

Si ce sentier atypique veut être labellisé “GR”, c’est que que les balises rouges et blanches sont devenues l’emblème d’un phénomène socio-culturel d’une amplitude et d’une signification considérables : *le développement, depuis plus d’un demi-siècle, de la marche à pied comme activité de loisir*. La Fédération française de randonnée revendique huit millions de randonneurs en France, et cent quatre-vingt mille kilomètres de sentiers (l’équivalent de trente ans de marche

environ, à raison de vingt kilomètres par jour). La randonnée est un symptôme socio-culturel majeur de la modification en cours de notre rapport à la nature – et elle peut s’ouvrir aujourd’hui à de nouveaux territoires physiques et culturels.

Si la randonnée a largement contribué à l’éveil de la conscience écologique, sa pratique demeure encore largement réservée aux espaces dits “sauvages”, aussi loin que possible de toute trace humaine, entretenant ainsi l’illusion d’un dualisme entre le monde urbain (humain) et le monde naturel.

Loin des trekkings au Népal, le “GR métropolitain” veut inviter à découvrir la beauté insoupçonnée de cette nature tout près de nos villes – ces territoires méconnus où nos vies se passent. La poésie du quotidien, l’aventure au coin de la rue, s’ajoutent ici à la valeur écologique éminente de la biodiversité banale – “Les mauvaises herbes d’un lotissement sont porteuses du même enseignement écologique que les séquoias”, disait Aldo Leopold (1887-1948), pionnier de l’écologie et inventeur de l’“éthique de la terre” (*land ethic*). Le GR 2013 est un support idéal pour une alphabétisation écologique.

En invitant à marcher dans des types d’espace inhabituels, le GR 2013 veut contribuer à la vitalité, à la modernité et au développement du GR, et plus généralement de l’art de la marche à pied, sans doute promis à un bel avenir au XXI^e siècle.

“Buveurs d’air” : un siècle d’excursionnistes à Marseille

Avec plus de cent associations dédiées à la randonnée, le département des Bouches-du-Rhône est le premier de France pour la pratique de la marche à pied. La Société des excursionnistes marseillais, fondée en 1897, est l’un des plus anciens cercles de randonnée de France encore actifs aujourd’hui. Cette ancienneté de la marche à pied à Marseille s’explique essentiellement par la présence des Calanques, espace privilégié de balade familiale, mais aussi lieu de préparation et d’entraînement aux Alpes. C’est ce collectif des excursionnistes qui, par

ailleurs, a organisé en 1910 la première manifestation pour la préservation d'un site naturel (Port-Miou) contre un projet industriel (carrière de Solvay).

Au moment où les Calanques deviennent un Parc national, ce projet de GR métropolitain, entre ville et nature, revendique et interroge l'héritage d'un siècle de marche à pied.

La culture comme pratique sociale

Ce projet repose sur une certaine conception de la culture : la culture non pas tant comme un secteur d'activité ni comme un corpus d'œuvres, d'artistes ou de disciplines, que comme *cet ensemble d'usages et de représentations* qui structure notre action, notre vie, et le sens que nous lui donnons. Dans cette conception, culture et société sont étroitement imbriquées, et se fondent dans l'idée plus globale de "civilisation".

Dans la mesure où il renouvelle et enrichit notre rapport à la nature, et donc à nous-mêmes, à partir de nos lieux de vie, le projet de GR 2013 est un projet de civilisation, qui interroge le sens même de la culture, à travers une méditation sur l'inscription des activités humaines dans le paysage.

Quelle meilleure façon de construire autrement nos villes que d'avoir physiquement conscience du sol naturel où elles s'inscrivent ? Et quelle meilleure façon de comprendre nos territoires que de les arpenter à pied ? Peut-être est-ce pour cela que les moines bouddhistes considèrent la marche comme la forme cardinale du *wu wei*, "action dans la non-action", meilleur chemin vers la sagesse.

Dans sa légèreté et sa pérennité, le GR 2013 voudrait être un laboratoire culturel de la ville de demain.

BAPTISTE LANASPEZE

décembre 2010, pour Marseille-Provence 2013



Couverture de la première série des *Excursions en Provence* (1892) de Paul Ruat, qui deviendra en 1897 le fondateur de la Société des excursionnistes marseillais.

BIBLIOGRAPHIE

ÉCOLOGIES URBAINES

Howard, Ebenezer, *Tomorrow, A peaceful path to real reform*, Swann Sonnenschein & Co, 1898 (réédité ensuite sous le titre *Garden Cities of Tomorrow*).

Grafmeyer, Yves et Joseph, Isaac, *L'École de Chicago, Naissance de l'écologie urbaine*, Aubier, 1984.

Spirn, Anne Whiston, *The Granite Garden, Urban and Human Design*, Basic Books, 1984.

Forman, Richard T. T. et Godron, Michel, *Landscape Ecology*, Wiley, 1986.

Lizet, Bernadette, *Sauvages dans la ville : de l'inventaire naturaliste à l'écologie urbaine, hommage à Paul Jovet, 1896-1991*, Publications scientifiques du Muséum, 1999.

Blanc, Nathalie, *Les Animaux et la Ville*, Odile Jacob, 2000.

Blanquart, Paul, *Une histoire de la ville : pour repenser la société*, La Découverte, 2004.

Consalès, Jean-Noël, *Les Jardins familiaux à Marseille, Gênes et Barcelone : laboratoires territoriaux de l'agriculture urbaine dans l'Arc méditerranéen*, thèse de doctorat, 2004.

Albouy, Vincent, *Guide des curieux de nature en ville, 12 promenades citadines*, Delachaux et Niestlé, Paris, 2006.

Clergeau, Philippe, *Une Ecologie du paysage urbain*, Apogée, 2007.

Coco, Emanuele, *Ospiti ingrati, Come convivere con gli animali sinantropici*, Notte-tempo, 2007.

Vicari, Jacques, *Ecologie urbaine : entre la ville et la mort*, Infolio, 2008.

MARSEILLE

Ruat, Paul, *Excursions en Provence*, Librairie Paul Ruat, série 1 à 10, 1892-1901.

Suarès, André, *Marsiho*, Grasset, 1933.

Benjamin, Walter, *Rastelli raconte*, Seuil, 1987.

Péraldi, Michel et Parisi, Jean-Louis, *La Mise au vert : des rapports de l'Etat et du mouvement associatif dans l'institutionnalisation des loisirs de nature*, université d'Aix-Marseille, thèse de doctorat, 1981.

Péraldi, Michel, *Paysage, ville et mémoire : Marseille*, Cerfise, 1988.

Vidal-Naquet, Pierre A., *Les Ruisseaux, le Canal et la Mer : les eaux de Marseille*, L'Harmattan, 1993.

Durousseau, Thierry, *Ensembles et résidences à Marseille 1955-1975, 20 années formidables*, Bik&Book, 2009.

Brisson, Jean-Luc, *Le Paradis. Quelques observations sur le Plan d'Aou*, Actes Sud, 2010.

Breton, Christine, Hôtel du Nord / Récits d'hospitalité, *Au Ravin de la Viste* (n° 1), *La Ville perchée* (n° 2), *Le Livre du ruisseau, histoire du ruisseau des Ayalades* (hors-série), éditions Commune, 2010-2011.

AUTRES

Strabon, *Géographie*.

Warming, Eugene, *Plantesamfund, Grundtræk af den økologiske Plantegeografi. P.G. Philipsens Forlag* (*Ecology of Plants*, trad. anglaise 1909).

Camus, Albert, *Noces*, éditions Charlot, 1939.

Choay, Françoise, *L'Urbanisme, utopies et réalités : une anthologie*, Seuil, 1979.

Serres, Michel, *Le Contrat naturel*, François Bourin, 1990.

Harrison, Robert, *Forêts : essai sur l'imaginaire occidental*, Flammarion, 1992.

Clément, Gilles, *Manifeste du tiers paysage*, Sujet-Objet, 2004.

Tiberghien, Gilles, *Notes sur la nature, la cabane et quelques autres choses*, Félin, 2005.

Cans, Roger, *Petite histoire du mouvement écolo en France*, Delachaux et Niestlé, 2006.

Walker, Richard, *The Country in the City: The Greening of the San Francisco Bay Area*, University of Washington Press, 2007.

Callicott, J. Baird, *Ethique de la terre*, Wildproject, 2010.

Malina, Roger, "An Open Observatory Manifesto", Leonardo, MIT, 2010.

Imanishi, Kinji, *Le Monde des êtres vivants*, Wildproject, 2011.

AUTRES PUBLICATIONS DE BAPTISTE LANASPEZE

Marseille, énergies et frustrations, Autrement, 2006.

"L'écologie profonde est-elle un humanisme ?" in revue *Mouvements*, 2007.

(A) *partir de Marseille*, presses du réel et Bureau des compétences et désirs, 2008 (coordination et préface).

"Autoportrait d'un poulpe" in *Hervé Paraponaris : Insensé*, Les Presses du réel, 2010.

"A battle between Provence and Industry" in *Ex-change Istanbul-Marseille*, Çekül, 2011.

Aux éditions Wildproject :

"L'idée écologique", postface à Næss, Arne, *Vers l'écologie profonde*, 2009.

"Avant-propos" à Callicott, Baird, *L'Ethique de la terre*, 2010.

"L'intelligence du vivant", postface à Imanishi, Kinji, *Le Monde des êtres vivants*, 2011.

Ces photographies ont été réalisées à Marseille entre 2007 et 2011, principalement pendant les printemps 2009 et 2010.

Ce projet photographique a pu voir le jour grâce à une aide à la création de la DRAC PACA en 2010.

Remerciements :

Géraldine Lay, Florian Bonino, Dalila Ladjal et Nicolas Mémain.

www.geoffroymathieu.com

Ouvrage achevé d'imprimer
en février 2012 par Just Colour, à Barcelone,
pour le compte des éditions Actes Sud,
Le Méjan, place Nina-Berberova, 13200 Arles.

Coordination éditoriale : Marie-Marie Andrasch
Conception graphique : Anne-Laure Exbrayat
Fabrication : Géraldine Lay
Photogravure : Voix Off, Arles

Dépôt légal : mars 2012

ISBN : 978-2-330-00201-5

© Actes Sud 2012